

exemple de toute une famille, une aide puissante dans la direction des soins du ménage, et qu'elle jette la base de tout ce qu'elle doit apprendre, savoir et pratiquer pour devenir une bonne et aimable femme, et une citoyenne digne de son pays.

Si donc on veut bien me le permettre, je dirai quelques mots de plus, sur certaines parties de cette nouvelle éducation, ou plutôt cette continuation de la première éducation de la jeune fille. Avant de le faire, je dois à mes aimables compatriotes, je dois à la femme née sur notre sol, de dire, et je le dis, sans vanité, bien qu'avec orgueil, qu'en général, elle est douée d'une aptitude admirable pour tout apprendre. Lorsqu'à du génie, l'on joint des qualités comme on en rencontre à toutes les portes, certes, il est bien juste que l'on exige beaucoup, et plus juste encore, que l'on censure sans crainte, lorsque l'on voit ce génie, ces qualités, demeurer ensevelis dans l'ombre, par la même, qu'on ferme les avenues par lesquels, s'introduisait si facilement, la lumière. Il est vraiment affligeant de voir qu'on néglige comme souvent on le fait, l'accomplissement d'une obligation aussi sacrée, la plus importante sous tous les rapports, celle de donner aux femmes en ce pays, l'éducation qui leur est nécessaire pour elles-mêmes, pour la famille, pour la société, et par dessus tout, pour leur pays. C'est plus qu'une faute, c'est un crime dont tous ceux qui en sont coupables, auront à rendre à Dieu et à la société, un compte sévère. C'est livrer au sort des circonstances et de toutes les incertitudes des choses humaines, de jeunes existences qui ne sont encore protégées, que par une bien mince et bien faible enveloppe, et qu'une négligence coupable, expose à être ballottées sans cesse, par les vagues agitées de la mer orageuse du monde, en proie à toutes sortes de dangers, et souvent englouties dans le gouffre, entraînées qu'elles y sont, par la crainte puérile d'un peu de ridicule, aussi bien que par un désir effréné de goûter trop tôt à la coupe des délices de la société, toujours délétère, si on épuise, par avance, un physique qui a été aussi négligé que l'intellect et le moral. Aussi, voyez vous souvent les plus aimables filles par nature, ne jamais devenir ce que leurs heureuses qualités fesaient espérer, et quelquefois, prendre une tournure bien différente de celle que leur eût donnée une éducation bien dirigée. Et comme une première méprise entraîne souvent nombre d'autres, il n'arrive que trop souvent, que les parens, par faiblesse, et les jeunes filles, par imprudence, songent trop tôt à former des établissemens, et sacrifient, de la sorte, une jeunesse qui devrait être employée à compléter une éducation qui n'a été qu'ébauchée, à acquérir des forces physiques nécessaires à l'accomplissement de tous les devoirs dont la femme est appelée à s'acquitter, durant une longue et épineuse carrière de soins, de difficultés de toutes sortes, et de toutes espèces, enfin à jouir modérément des précieux privilèges, et des délicieuses années que coule au sein de sa famille et au milieu de ses amis l'aimable jeune fille qui a laissée, en temps opportun, les écoles. Commençons donc, par l'essentiel, par ce qui doit préparer pour tous le reste, je veux dire la santé.

On ne saurait trop souvent répéter aux parens et à tous ceux qui ont le soin de la jeunesse, et la direction de l'éducation, combien il importe de veiller à l'exercice indispensable aux jeunes personnes. Il y va du bonheur de la vie entière, car quelle félicité peut-on attendre de la fortune, et de toutes les jouissances qu'elle procure, si l'on n'a pas assez de force pour s'y livrer, et si le cœur affadi par une santé débile, ne peut savourer les délices après lesquelles il aspire ? Voilà, quant aux jouissances. Mais si l'on songe aux devoirs, comment s'en acquitter, comment faire

le bien, comment se rendre utile à la société, si au lieu d'être libre et son maître, on est à la merci du médecin, ou enchaîné chez soi, par la maladie ? Et sous le rapport des études et des progrès, comment en attendre d'une jeune personne qui au lieu de se renforcer par un exercice fort et régulier, languit à la maison, où devient ensuite, assez fréquemment, la victime du moindre contretiens qu'elle éprouve au dehors ? Les secrets de la santé, sont après tout ; ne pas veiller, se lever matin, être tempérant dans le manger comme dans le boire, toujours s'occuper, prendre beaucoup d'exercice, et ne pas négliger les amusemens raisonnables ; voilà la recette, et comme vous le voyez, le remède n'est composé que de simples, et il a le précieux avantage d'avoir l'expérience de tous les siècles, pour le recommander.

Avec de la santé, poursuivons notre route.

Les jeunes personnes, les jeunes filles doivent être aussi économes de leur tems, que nous autres hommes, et après tout, je pense qu'il leur est plus facile de le mettre à profit, que nous ne le pouvons faire. Le ménage réclame avant tout, leurs soins, car une femme dont la tête est disposée à l'intérieur, comme un cabinet d'histoire naturelle, et qui ne sait ni balayer, ni épousseter, ni coudre, ni raccommoder, et qui vous parle d'astronomie dans le temps où la soupe prend au fond du chaudron, est bien exposée à tomber des nues dans la poêle à frire. Il est fort agréable, en société, de rencontrer une jeune personne, une femme instruite ; mais franchement, dites-le moi, n'est-ce pas que le plaisir est mille fois plus vif si on peut se dire, parcequ'on le croit, et qu'on a raison de le savoir, "cette aimable, cette charmante personne, entend tout le reste, comme la conversation." Eh bien, pour cela, que toutes fassent donc ce qu'il est si facile d'accomplir, avec de la bonne volonté ; que chaque chose soit apprise et faite, comme si jamais l'on n'avait songé à aucune autre. Qu'il me soit ici, permis de conseiller aux aimables jeunes personnes dont brille cette enceinte, de se rappeler tous les jours, leur avenir et la conscience de leurs devoirs leur dira le reste.

Si la santé donne de la force au corps, l'exercice intellectuel n'en donne pas moins à l'âme. Or, en Amérique, en Canada, l'élévation des sentimens et l'énergie de l'intellect, sont chez la femme, de toute nécessité, car il nous faut des femmes fortes, en un mot, des citoyennes ; il nous faut des mères qui fassent de notre jeunesse, une phalange imposante qui puisse par sa vigueur et sa constance, asseoir sur une base ferme, l'empire souverain de l'intelligence et des lumières. Et s'il était besoin d'exemples pour vous faire comprendre ce que peut une femme vis-à-vis de ses enfans, ne pourrais-je pas rappeler à votre souvenir, Alfred Washington et Napoléon qui durent à l'âme fortement trempée de leurs mères, leurs premières impressions qui décidèrent de leur vie toute entière. Et si Washington, le plus grand homme qui ait jamais existé, puisqu'à toutes les qualités qui font le patriote, l'homme d'état et le guerrier, il joignait celle d'être sans ambition personnelle, si dis-je, Washington fut grand toute sa vie, comme il le fut dans ses derniers momens, il le dut principalement, aux principes qu'il avait reçus de sa digne mère. Vous citerai-je une seconde fois, Cornélie ? Ah, mesdames, Dieu m'est témoin de la sincérité de mes aspirations, je voudrais que chaque canadienne eût l'occasion comme l'énergie et le bon esprit, de faire à toutes celles pour qui la parure et la frivolité sont une grande affaire, la réponse que l'illustre romaine adressa à la vaine dame de la Campanie, en lui montrant ses enfans, au retour de l'école. Or une application constante aux études et aux choses solides, pourra seule, former nos aimables compatriotes, qu'on ne s'y